

Sexualité collective et théorie des scripts (registres culturel, interpersonnel et intrapsychique)

Philippe Combessie

Université Paris Nanterre

RESUME

Les pratiques de sexualité collective hétérosexuelle, appréhendées par les (rares) femmes qui s'y engagent de façon indépendante, sont analysées à partir de la théorie des « scripts sexuels » (Gagnon & Simon). On découvre les cadres de références culturels qu'elles mobilisent (ouvrages et films), la difficulté des interactions auxquelles elles sont conduites à participer (avec leurs éventuels compagnons ou accompagnateurs, les hommes seuls, les couples, et les autres femmes), et l'importance, souvent méconnue, de leur dimension incestuelle. Dans une perspective de socio-anthropologie de la déviance envisagée du côté des femmes qui s'auto-désignent souvent comme « libertines », la recherche révèle les difficultés et l'ambivalence des façons de traiter certaine part animale de la sexualité humaine, et la forte stigmatisation dont ces comportements font l'objet qui entraîne des occultations considérables — y compris de la part des adeptes, qui n'en mesurent souvent pas bien l'ampleur lorsqu'elles les concernent directement.

MOTS CLEFS: Sexualité collective – Femmes – Déviance – Inceste – Sexualité négociée

« En l'absence des éléments appropriés du script qui définit la situation, nomme les acteurs et décrit le scénario de l'action, il est improbable qu'il se produise quelque chose de sexuel. On peut ainsi concevoir sans mal une multitude de situations dans lesquelles tous ou presque tous les ingrédients d'un événement sexuel sont présents mais qui ne conduisent à rien de sexuel, dans la mesure où il ne se produit même pas d'excitation sexuelle »

(Gagnon & Simon, 1973 : 17)

INTRODUCTION ET CONTEXTE GENERAL

La diminution du nombre d'unions conjugales, la banalisation de la vie en solo, voire, dans certains cas, du développement d'une vie sexuelle indépendante de son conjoint, conduisent un nombre de plus en plus important de femmes à envisager des comportements sexuels qu'on peut dire de « pluripartenariat », amoureux et/ou sexuel, qui n'étaient guère accessibles à leurs arrière-grand-mères. Le phénomène est facilité par le fait que se renforce la dissociation, à la fois sur le plan moral que pratique, entre sexualité et procréation. L'ensemble de cette évolution est à inscrire au sein d'un mouvement de renforcement de l'individualisme.

Les analyses présentées dans cet article prennent place au sein d'une recherche socio-anthropologique au long terme (commencée en 2003, toujours en cours) sur les comportements de certaines femmes hétérosexuelles contemporaines qui, à l'encontre de ce que la morale traditionnelle préconise, envisagent volontiers une accumulation des partenaires. Je distingue quatre formes de pluripartenariat sexuel ou amoureux : 1/ le *pluripartenariat séquentiel strict*, tel qu'il peut être décrit par (Deschamps & Gaissad, 2005) ; 2/ le *pluripartenariat enchevêtré et secret*, tel qu'il peut être décrit par (Garcia 2016) ; 3/ les comportements dits *polyamoureux*, au sujet desquels on peut se référer à (Anapol, 1997 ; Combessie, 2013 et 2014a) et 4/ les pratiques de *sexualité collective* pour lesquelles, après les travaux pionniers aux USA de Gilbert D. Bartell (1972), les analyses de Katherine Frank (2013) font aujourd'hui autorité en langue anglaise ; pour la façon dont s'y articule la question de l'argent, on peut voir (Combessie 2015b). Cet article porte sur une forme très particulière de pluripartenariat : la participation délibérée et autonome de femmes, dans une perspective ludique et non professionnelle, à des

pratiques de sexualité collective hétérosexuelle. L'ensemble est analysé dans une perspective de « sexualité négociée » (Combessie & Mayer 2013).

Les pratiques de sexualité collective sont statistiquement minoritaires, mais, au-delà de la documentation d'un comportement volontiers considéré comme déviant, il est important de souligner qu'elles présentent une caractéristique déterminante au niveau de la méthodologie pour le chercheur en sciences sociales : elles font partie des rares pratiques sexuelles humaines qu'il est possible d'observer. Ce sont même les seules où un chercheur se trouve en situation d'observation directe de relations sexuelles sans qu'il s'agisse de pratiques professionnelles — comme, par exemple, lors de tournages de films pornographiques (Trachman 2013). Ces pratiques mettent en présence dans un même espace plusieurs personnes qui ont comme projet de développer des relations sexuelles entre personnes souvent inconnues. Il est alors possible d'étudier comment se déroulent les prises de contact, puis les éventuels rapports sexuels – ou comment, au contraire, ils semblent difficiles à établir. L'analyse sociologique permet donc d'articuler trois types de données : des entretiens *a priori* (lorsque des contacts ont été pris en amont de l'observation, notamment à partir de sites internet dédiés, ou par la méthodologie dite « boule de neige »¹), des observations directes *in situ*, et des entretiens *a posteriori* (avec les personnes ayant participé aux activités observées, lorsqu'elles acceptent de collaborer à l'enquête). Ce dispositif d'investigation permet d'intégrer le point de vue des acteurs à ce que le chercheur peut lui-même avoir observé.

Je disais que les pratiques de sexualité collective sont rares : suivant les pays et les modalités d'enquête, ils semblent qu'elles ne concernent que 1% à 5% de la population adulte, et l'on note qu'il s'agit, la plupart du temps, d'hommes ou de couples. On notera un fait singulier : la quasi-totalité des recherches en sciences humaines et sociales qui traitent des pratiques de sexualité collective hétérosexuelles le font dans une perspective de couples, et, plus précisément, d'échanges de partenaires entre couples, alors même que les chercheurs notent tous la présence de personnes qui ne développent pas ces pratiques au sein d'une relation de couple.

Pour avoir une idée de cette population, en France, voici la répartition, le 18 septembre 2016, des différentes fiches d'abonnés à jour de leur cotisation (10 Euros par mois, ou 21€ par trimestre, ou 60 € par an) et s'étant connectés depuis

¹ Lorsqu'on demande à un informateur de nous indiquer les coordonnées d'autres informateurs, ce qui permet de se recommander à lui, facilitant souvent la mise en confiance nécessaire à la réalisation d'entretiens.

moins de sept jours – critère de sélection permettant d’écarter les fiches fantômes pour ne retenir que les plus sérieuses –, répertoriées sur le site français <http://wyyilde.com/>, plus connu sous son ancien nom plus explicite « netechangisme», qui domine le marché français depuis une dizaine d’années².

Tableau statistique 1. Répartition des fiches des abonnés à jour de leur abonnement et s’étant connectés depuis moins de 7 jours au site français <http://wyyilde.com/> (le 18-09-2016)

<i>Type de fiche</i>	<i>%</i>	<i>N</i>
Homme seul	52,6	45 855
Couple	40,1	34 976
Femme seule	5,8	5 068
Trans-trav.	1,5	1 340
Total	100,0	87 239

Puisque, comme je l’ai indiqué, mes travaux concernent principalement les femmes qui agissent de façon indépendante, en dehors d’une démarche de couple³, voici maintenant la répartition des 5 068 fiches de femmes seules⁴ (abonnées à jour de leur cotisation et s’étant connectés depuis moins de 7 jours le 18-09-2016) par tranches d’âge, puis par profession.

² Je tiens à remercier les responsables de l’entreprise propriétaire du site <http://wyyilde.com/> des efforts qu’ils font pour faciliter les recherches sociologiques et de m’avoir fourni les données que je sollicitais présentées ici.

³ D’après mes informations certaines femmes seules sont aussi présentes sur ce site au sein d’une fiche « de couple », ce qui est également le cas d’hommes seuls. Quelques-unes de ces personnes qui font des recherches de partenaires de façon indépendante d’une logique de couple mentionnent dans leurs annonces cet état de fait.

⁴ Ce nombre peut paraître faible. Comparant la situation avec un autre terrain que je connais un peu (et sans aucun lien de proximité) il me semble intéressant d’indiquer qu’il est nettement supérieur à celui des femmes incarcérées en France : 2147 au 1-1-16).

Tableau statistique 2. Age des « femmes seules » abonnées au site français <http://wyyld.com/>

<i>Age</i>	<i>%</i>	<i>N</i>
18 à 30 ans	16,1	816
31 à 40 ans	32,7	1662
41 à 50 ans	35,4	1795
51 à 60 ans	13,6	694
61 à 70 ans	1,2	59
Total	100,0	5068

Tableau statistique 3. Groupe socio-professionnel des « femmes seules » abonnées au site français <http://wyyld.com/>

<i>Groupe socio-professionnel</i>	<i>%</i>	<i>N</i>
Employée	39,6	2007
Cadre moyen	21,3	1079
Profession intermédiaire	18,5	938
Cadre supérieur, chef d'entreprise	8,8	446
Sans activité professionnelle déclarée	5,5	279
Étudiante	3,0	152
Ouvrière	1,6	81
Retraitée	1,2	61
Agricultrice	0,5	25
Total	100,0	5068

La faible proportion de fiches de femme déclarant une profession ouvrière appelle deux commentaires. D'une part, il est important de souligner qu'il s'agit là d'un site payant, demandant qui plus est le même prix d'abonnement pour une « femme seule » que pour les autres. Il s'agit là d'un gage du sérieux de la

démarche qui est à prendre en compte pour la recherche sociologique, mais ce coût tend à dissuader les femmes aux revenus les plus modestes ; plusieurs informatrices m'ont ainsi dit n'utiliser « *que les sites gratuits pour les femmes* », notamment <http://www.entrecoquins.com/> (qui revendique plus d'un million d'inscrits en 2016) ; d'autres fréquentent les espaces de sexualité collective sans passer du tout par internet, notamment les plus âgées. Par ailleurs, dans les années 1970, André Béjin et Michaël Pollak écrivaient : « *C'est dans les couches jeunes des fractions dominées-ascendantes de la classe dominante, à distance le plus souvent de la production matérielle (intellectuels, artistes, professions libérales, étudiants...), que s'épanouissent à la fois le modernisme et le révolutionnarisme sexuels.* », dans un vocabulaire de l'époque, ils parlent des personnes qui « *à l'opposition absolue licite/scandaleux [...] substituent un continuum différentiel s'ordonnant selon la distance à la « norme » en tant qu'habitude moyenne, c'est-à-dire selon le degré de « perversion »* » (1977: 120). Il n'est pas exclu que le même type de filtre social reste à l'œuvre au début du XXI^e siècle, même s'il se trouve aussi des femmes d'origine modeste qui fréquentent les espaces dédiés à des pratiques de sexualité collective dans une perspective d'ascension sociale (Combessie 2015b).

Des légendes, dont il est difficile de mesurer l'éventuelle base de de vérité, prétendent que la reine d'Égypte Cléopâtre aurait été adepte de sexualité collective. Quoi qu'il en soit, ces pratiques étaient jusqu'à peu réservées à des femmes qui y étaient contraintes (esclavage, traite des êtres humains) ou rémunérées pour cela (prostitution, pornographie). Depuis les lendemains de la Seconde guerre mondiale, c'était aussi le cas de femmes mariées, qui y participaient avec leur conjoint en rencontrant d'autres couples qu'on dit alors échangistes. La plupart des recherches sociologiques indiquent le rôle en général déterminant des hommes dans le choix et les modalités des pratiques et soulignent l'importance de la domination masculine pour en comprendre les logiques (Bartell 1972 ; Valensin 1973 ; Welzer-Lang 2005 ; Frank 2013).

J'étudie, pour ma part, la situation des femmes, et plus particulièrement celles qui développent seules ce type de pratique. J'analyse les significations que ces femmes donnent à leur comportement et leurs évolutions dans le temps. Les pratiques de sexualité collective sont fortement stigmatisées, notamment pour les femmes, qui se trouvent souvent désignées comme « salopes » ; il est alors intéressant d'envisager leurs comportements dans une perspective de sociologie de la déviance. Cette perspective qu'on dit souvent « constructiviste » ou « constructionniste » a montré ses vertus heuristiques en sociologie des comportements délinquants ou criminels, et nous reviendrons, à la fin de cet

article, sur les effets des stigmatisations les plus fortes, aussi bien en matière sexuelle qu'en matière criminelle, pour ce qui est des appréciations que portent les acteurs sur leurs propres comportements.

« CE N'EST PLUS COMME AVANT ! »

Lorsqu'un sociologue se trouve parmi ses informateurs, sur son terrain d'investigation ethnographique ou à l'extérieur, il est fréquent qu'il soit invité à valider les discours que produisent les personnes dont il analyse les comportements sur leurs propres pratiques, voire à fournir des éléments d'explication permettant de les justifier.

La remarque qui revient le plus souvent lorsque je discute de façon informelle avec un groupe d'adeptes de pratiques de sexualité collective est la suivante : « le libertinage, ce n'est plus comme avant : c'était mieux avant ! » Ce point de vue est fréquemment développé dans les entretiens, et c'est alors toujours à l'initiative d'adeptes qui interrogent le chercheur, ou, plus souvent, cherchent à le prendre à témoin. Ce type de remarque est fréquent dans la vie sociale, mais sans doute certains milieux sont-ils plus propices que d'autres. Les prendre au sérieux permet d'éclairer la spécificité d'un terrain.

J'ai noté par exemple que ce type de remarque intervient assez rarement en milieu carcéral, où je mène des enquêtes depuis les années 1990. Même si certains détenus soulignent le caractère « froid » de l'architecture des prisons modernes, spécialement conçues pour limiter les besoins en personnel de surveillance, et louent « l'ambiance » qui régnait autrefois dans certaines cellules collectives aujourd'hui interdites, je n'ai guère entendu d'affichage des propos tels que « les prisons, c'était mieux avant ».

En revanche, alors que je n'ai commencé mes investigations que depuis quelques dizaines de mois, je les ai déjà entendues à plusieurs reprises parmi les aficionados de tauromachie, notamment au sujet de taureaux combattus dans les arènes. Un ouvrage, paru en 1992, sur la base de l'étude comparative des poids, âges et photos des animaux combattus par les matadors vedettes des décennies précédentes (Manolete, Ordóñez, El Cordobés, entre autres) développe des analyses qui tendent à prouver que, à l'inverse de ce que croient et disent de nombreux aficionados de tauromachie, le bétail d'autrefois n'était en rien plus remarquable que celui qui lui a succédé (Bourdin & Mialane 1992). Pareille objectivation n'est guère possible dans les espaces de sexualité collective, où

aucun enregistrement des types de participants et de leurs comportements n'est envisageable. La stigmatisation qui affecte ce type de pratique le rend impossible.

Je me suis toutefois retrouvé face à un début de piste d'analyse à partir d'une donnée concrète. C'était fin 2015, au cours d'un entretien avec Jennifer⁵, une informatrice qui depuis plusieurs semaines me répétait un leitmotiv comme cette tirade qu'elle m'avait dite un mois auparavant : « *Ce n'est vraiment plus comme avant ! Avant, tous les participants participaient quoi ! Il n'y avait pas, comme maintenant, des touristes comme je les appelle, qui font des bonds dès qu'on s'approche d'eux, qui viennent rien que pour s'émoustiller les yeux... et rentrer à la maison baiser avec l'impression d'avoir vécu je ne sais quoi, une soirée exaltante... C'est pas des libertins ça ! Au mieux, ils font des trucs entre eux, et c'est strictement interdit de les toucher. Rien qu'à deux... et basta. Moi, je n'appelle pas ça du libertinage. Les Belges ont peut-être raison que tout le monde soit en sous-vêtements dès la fin du repas⁶... je ne trouvais pas ça très sexy, mais, au moins, ça annonce clairement la couleur. On est quand même là pour s'éclater ensemble, non ? Sinon... je ne vois pas l'intérêt de venir dans ces soirées ! En tous cas, pour moi, c'est pas des libertins !* » (Jennifer, 36 ans, cadre commercial à Bordeaux, divorcée, sans enfants, qui fréquente des espaces de sexualité collective depuis l'âge de 25 ans).

Il se trouve que Jennifer, comme certaines autres de mes informatrices, nourrit, depuis plusieurs années, des projets d'écriture libertine, et qu'elle m'avait fait lire certains de ses récits, non-publiés, qui avaient tous en commun de mettre en scène ce qu'elle appelle des « *initiations libertines* », dont les impétrants étaient alternativement des hommes ou des femmes, mais dont l'initiatrice était toujours une femme, qui, en l'occurrence, lui ressemble beaucoup. Il se trouve aussi que je suis en train de préparer un article sur les « listes » d'amants qui tiennent certaines femmes, comme le font certains hommes, à l'image du « catalogue » des conquêtes de Don Giovanni tenu par Leporello, ou du *Carnet de bal* où Grisélidis Real (2005) tenait la liste de ses clients, en notant quelques caractéristiques de

⁵ Pour préserver l'anonymat de ces pratiques fortement stigmatisées, j'ai modifié les prénoms des informatrices, ainsi que certaines caractéristiques secondaires, tout en conservant une proximité avec la réalité, après en avoir parlé avec chacune d'entre elles.

⁶ Dans les sex-clubs belges, après 23h, chacun quitte ses vêtements. La plupart des femmes se changent pour porter tenue sexy ou sous-vêtements affriolants ; les hommes se trouvent pour beaucoup en simple slip, mais certains, notamment les plus jeunes, enfilent des tenues sexy (T-shirt et sorty moulants, parfois à paillettes, chaussures de type rangers).

chacun d'eux. Jennifer, qui « *adore écrire* » dit-elle, tient à la fois un « *journal de bord* » et ce qu'elle dénomme une « *liste des entrées-sorties* », cette dernière, commencée dès l'adolescence sur les conseils de sa mère qui l'invitait à observer son vagin chaque jour pour noter les arrivées de règles, s'est transformée petit à petit en liste des pénétrations sexuelles.

Un soir de décembre 2015, Jennifer m'a proposé que nous regardions ensemble cette liste. Elle s'est montrée alors très étonnée de ce qu'elle y a découvert elle-même : ce n'est qu'au bout de sept mois de fréquentation des espaces de sexualité collective, à la cinquième « *soirée libertine* » à laquelle elle a participé, qu'elle s'est montrée active sexuellement au point de pouvoir noter, dans son carnet, en rentrant, avoir été pénétrée. Elle se rappelait particulièrement bien cette soirée, d'autant plus qu'il s'est agi, ce soir-là, d'une séance où elle était avec deux hommes, et qu'elle a subi une double-pénétration — l'un pénétrant son vagin, l'autre son anus. Elle se souvenait particulièrement bien cette « *première fois* » (nous y reviendrons), mais avait complètement occulté les séances précédentes. « *Écoute, je suis vraiment estomaquée : dans mon souvenir, ce n'était pas la première fois que je sortais dans cette boîte, mais la seconde. Là, découvrir que c'était en fait la cinquième fois... je n'en reviens pas !* ».

DEUX CADRES D'ANALYSE : LA THEORIE DES SCRIPTS ET LA COMPARAISON ENTRE TERRAINS FORTEMENT STIGMATISES

L'un des éléments d'analyse de l'affirmation de nombreux adeptes de pratiques de sexualité collective tient ainsi peut-être au fait que, contrairement à ce qu'ils imaginent après avoir franchi différentes étapes de ce qu'on peut appeler une initiation de pratique déviante – un peu comme les décrit Becker (1963) à propos des fumeurs de marijuana – il a pu leur falloir, à eux aussi, un certain temps avant de s'habituer à ce type de comportement, et ils ont alors rencontré nombre de « *débutants* » qui ne s'y sont jamais habitués, et ne sont pas devenus « *libertins* ».

Cette piste d'analyse invite à regarder de plus près la théorie développée à partir des années 1960 par John Gagnon et William Simon, théorie dite des « *scripts sexuels* », selon laquelle toute rencontre sexuelle entre des êtres humains, à la différence de ce qui se passe entre les autres animaux, est loin d'aller de soi.

D'après ces sociologues états-uniens, tout script sexuel doit de surcroît permettre la convergence de trois registres :

1. le registre « *culturel* » qui prend en compte des représentations dans la littérature, le cinéma, les médias,

2. le registre « interpersonnel » qui concerne les interactions directes entre les acteurs concernés et
3. le registre « intrapsychique » qui renvoie, peu ou prou, à une intériorisation que d'autres nommeraient phantasmes, qui peuvent être conscients ou demeurer à l'état latent.

Cette confrontation de Jennifer avec les éléments enregistrés par elle-même de ses débuts dans les pratiques de sexualité collective m'a suggéré de rechercher plus avant, parmi mes informatrices (elles sont aujourd'hui un peu plus d'une centaine) dont j'ai recueilli, parfois presque au moment où cela se produisait, les impressions et remarques sur l'évolution de leurs pratiques, notamment au tout début. Au total, avec le cas de Virginie, j'en ai trouvé huit, présentés ci-après, qui me paraissent emblématiques et propres à permettre de tester la théorie des scripts sexuels de John Gagnon et William Simon, à l'aune de l'analyse des pratiques de sexualité collective, perçues, principalement, par des femmes qui n'envisagent pas d'y participer dans une perspective de couple.

L'ensemble de ces analyses sera confronté, *in fine*, avec celles qu'on peut trouver au sujet d'autres comportements fortement stigmatisés (la participation à des actes jugés criminels et condamnés par la justice à une peine de prison).

LE REGISTRE CULTUREL : DE LA METAPHORE DE LA RUCHE AU DERNIER FILM DE STANLEY KUBRICK

C'est dans la tranche d'âge la plus fournie en femmes seules du site <http://wyyld.com/>, celle qui regroupe les femmes déclarant entre 41 et 50 ans, que se trouve la fiche de Mylène, une femme de 42 ans, résidant dans l'Isère, qui stipule ainsi le texte de son annonce :

« Adepte des contrastes, mes envies oscillent entre l'univers des anges, des caresses et de la douceur... et celui des démons, de la perversion et du vice.

Organisateurs de soirées raffinées, en Isère ou sur Lyon ou Genève, n'hésitez pas !

Profondément libertine, bisexuelle, dynamique, joueuse et aimant le sexe je désire rencontrer des hommes déjantés, appréciant l'anticonformisme. S'ils sont bi aussi, c'est un plus ! Mais ce n'est pas obligatoire. J'aime aussi les mâles

vraiment mâles, pourvu qu'ils soient souriants, à l'hygiène irréprochable, et bien rasés !

Je recherche également à passer des moments de voluptés, de sensualité, de plaisir auprès de couples. J'aime alors être accompagnée de mâles complices pour pimenter le jeu (donc pas de trio FFH classique).

À bientôt pour de belles rencontres...»

Ce site invite à préciser le « nombre d'enfants », sa fiche en indique un. En entretien Mylène me précise être mère de deux jumeaux de six ans, dont le père est décédé dans un accident de voiture peu de temps après leur naissance, et qu'elle exerce, en libéral, la profession de sage-femme. Son mari, médecin, était bisexuel, et lui avait proposé, à plusieurs reprises, de participer à des « *parties fines, avec une douzaine de personnes des deux sexes, à Lyon [...]* C'était un peu étrange au début, mais finalement j'ai bien aimé. Et puis cela faisait plaisir à mon mari. ». Depuis son décès, il lui semble impossible « *et pour plusieurs raisons, à la fois sur le plan pratique, et puis, par égard pour la mémoire de leur père* » de se « *mettre en couple avec un autre homme* ». Le week-end, ses jumeaux sont gardés alternativement par sa mère (également veuve) et par ses beaux-parents (en Suisse). Son pseudonyme libertin est « Princesse Mellifère » ; dès le début du premier entretien, elle me posa une question à laquelle j'eus quelque mal à répondre, mais qui se révéla d'une grande importance pour elle et me permet aujourd'hui d'aborder la question du registre culturel de la théorie des scripts sexuels.

« Cela vous dérange si je vous pose une question ? j'aime bien inverser les rôles parfois [rires]. Rassurez-vous, après, je vous laisserai poser vos questions.

- *Je vous en prie, allez-y. Il me semble normal, aussi, de répondre à vos questions.*
- *Est-ce que vous savez pourquoi j'ai choisi ce pseudo ?*
- *... euh... je m'attendais à des questions sur mes recherches, ou sur moi... Vous voulez savoir... ?*
- *Si vous savez pourquoi j'ai choisi comme pseudo « Princesse Mellifère »... ?*
- *Euh... peut-être parce que... vous aimez être choyée comme un princesse de conte de fées ?*
- *Avec « Princesse », vous n'y arriverez pas. Visez plutôt Mellifère !*

- *Mellifère... je ne vois vraiment pas...*
- *Vous connaissez Flo Castels n'est-ce pas ?*
- *Flo Castels⁷ ? Euh... j'ai une informatrice qui...*
- *En tous cas, elle parle de vos recherches dans son blog. Et c'est même pour ça que j'ai accepté l'entretien. Figurez-vous que c'est grâce à elle que j'ai osé devenir la femme que je suis. C'est tout récent hein ! C'est de moins de deux ans.*
- *Grâce à Flo Castels ? Vous l'avez rencontrée ? Vous vous connaissez ?*
- *Non non, pas du tout. Oh, j'aurais bien aimé à un moment... Mais... elle a arrêté son blog. Mais ce n'est pas son blog qui me l'a fait connaître. Son livre ! « La reine des abeilles » : ça a été une révélation. Je l'ai trouvé à la Fnac... et... ça a été une véritable révélation pour moi ! Alors, comme elle est la Reine..., moi, je ne suis que « princesse »... pas encore reine. Mais ça va venir. [...] J'ai commencé il y a tout juste deux ans. La seule différence entre elle et moi, c'est qu'elle semble apprécier les saunas, moi, je préfère les clubs où on peut s'habiller, danser... s'éclater quoi ! S'éclater sur la piste de danse avant de se perdre dans les corps à corps les plus humides... et les plus torrides !! [rires]*
- *C'est la lecture de « La reine des abeilles » qui vous a décidée ?*
- *Absolument. Avant, je croyais qu'on ne pouvait pas faire ces choses-là toute seule. Stupidement, je croyais qu'il fallait être en couple ... Enfin, c'était stupide de ma part. Mais j'ai eu besoin de ce déclic. En femme seule, je n'imaginai pas ça. Alors que... ça a fait un cadre rassurant ce livre. Et ce n'est qu'après que j'ai découvert son blog.*
- *Et... vous avez cherché à la contacter ?*
- *Non, non. Mais d'ailleurs, elle a arrêté son blog. Je ne sais pas pourquoi. Elle... elle a écrit « une page se tourne, nouveaux chemins, nouveaux plaisirs... ». Je ne sais pas très bien ce qu'elle veut dire. Mais après tout je m'en moque. Vous le savez... vous ?*
- *Le mieux serait que vous la contactiez... je suis sûr qu'elle vous répondrait.*
- *Oui, peut-être. Mais après tout je m'en moque. Ce qui compte pour moi, c'est son livre. C'est devenu mon livre de chevet pendant six mois. J'ai mis six mois à me décider. Peut-être même plus, presque un an. Et j'ai regardé*

⁷ Flo Castels tient un « blog » où elle parle des femmes qui « libertinent seules » : <http://flo-castels.fr/> . Je suis toujours réticent à parler de certaines de mes informatrices à d'autres, pour préserver l'anonymat de chacune, aussi ai-je été un peu dérangé par cette question. Heureusement, Mylène tenait à avancer sa propre réponse plus qu'à m'entendre au sujet d'une autre.

les différents sites, et... et j'ai mis mon annonce ! Pour... pour rencontrer des gens, dans la région. Et depuis je n'arrête plus ! C'est dingue. »

À l'initiative de son défunt mari, Mylène avait découvert les pratiques de sexualité collective, elle connaissait donc déjà les différents codes des espaces où peuvent se dérouler des ébats sexuels entre hommes et femmes se déclarant, en l'occurrence bisexuels, et envisageant volontiers, dans ces espaces, des relations physiques aussi bien avec des partenaires des deux sexes⁸. Mais lui manquait ce qu'on peut appeler le « cadre culturel » autorisant les femmes seules à envisager y participer sans que ce fut à l'initiative d'un homme ou dans le contexte d'une relation de couple. Elle l'a trouvé avec cet ouvrage, de diffusion restreinte mais qui fait clairement la promotion des pratiques de pluripartenariat autonome des femmes – agrémenté d'illustrations à l'aquarelle propres à esthétiser ces pratiques.

Bien qu'ils soient moins exclusivement centrés sur les pratiques de sexualité collective, certains livres de Clara Basteh comme *L'itinéraire d'une scandaleuse* et *Vie d'une libertine* m'ont plusieurs fois été cités comme ouvrages de référence, notamment par les femmes qui affichent une inscription politique de gauche et inscrivent leur vie sexuelle dans une perspective considérée comme militante. Jean Zaganiaris (2016), qui souligne le « *passage par le militantisme associatif* » de l'auteure, précise qu'elle « *s'inscrit dans une conception libertaire et utopique de la sexualité* » (Zaganiaris 2016 : 61-64).

D'autres de mes informatrices, qui inscrivent moins leur démarche dans une perspective militante – et qui, en entretien, se déclarent, soit « apolitique », soit « de droite » – m'ont parlé d'ouvrages plus classiques, plus diffusés aussi. Eugénie avait 44 ans, Clytemnestre 34, lors de la parution de *La vie sexuelle de Catherine M.* Toutes deux ont acheté ce livre de Catherine Millet (2001) dès sa parution, et m'ont dit l'avoir beaucoup apprécié. Eugénie, médecin et mère de famille à Strasbourg, sort parfois en sex-club avec son conjoint, mais de plus en plus souvent sans lui – nous y reviendrons. Clytemnestre, française d'origine grecque, fonctionnaire de l'éducation nationale en disponibilité, tient son mari à l'écart de

⁸ Dans la plupart des espaces de sexualité collective, les relations entre femmes sont encouragées, mais les relations entre hommes sont rares, voire proscrites. Pour ce que j'ai pu en voir, elles se trouvent réservées aux grandes villes et aux personnes ayant fort niveau de diplômes. Une informatrice m'a dit un jour : « *les hommes bi, c'est quand même vachement bobo* ».

sa vie pluripartenaire : « *j'aimerais bien partager ces côtés-là de ma vie avec lui, c'est mon côté fleur bleue, mais il est trop attaché à la morale rigoriste des catholiques [...] déjà pour qu'on change de position, j'avais été obligée de lui monter un bobard : un jour, en revenant de chez la gynéco, je lui avais dit qu'elle avait dit expressément que si on voulait parvenir à une fécondation, il fallait qu'on change de positions ! Il m'avait répondu : si c'est pour avoir des enfants, alors d'accord, on essaiera d'autres positions... Alors impossible qu'il imagine que je sors en club !* ».

Image 1. Sur la table de nuit de Mylène (cliché : Ph. Combessie)



Lorsque, pour accompagner le succès médiatique de l'ouvrage de sa compagne, Jacques Henric (2001) a fait paraître *Légendes de Catherine M*, avec des photos d'elle en pleine rue, dévêtues, Eugénie a demandé à son mari d'essayer de faire le même type de « *photos volées* » avec elle comme modèle : « *je dis photos volées parce qu'il est rigoureusement interdit de faire de telles photos en pleine rue... Mais c'est ça qui est excitant ! C'est drôle : j'ai passé la quarantaine et j'assume tout à fait ma vie de femme libre, mais il a fallu que j'attende la parution de ce livre pour oser... faire ce type de photos, en pleine rue, à la sauvette !* ».

Clytemnestre n'a pas acheté le livre de photos de Jacques Henric, mais a délibérément laissé traîner le livre de Catherine Millet dans l'appartement : « *Et je suis sûre qu'il l'a vu. Le soir même, il me disait, avec son espèce de sourire un peu pincé, il me disait « je crois qu'il y a des aspects de la personnalité de ma tendre épouse auxquels je suis complètement étranger... et c'est très bien ainsi ! » Et il ne m'a posé aucune question. Il n'en pose jamais. Mais je suis sûre qu'il n' imagine pas tout ce que je peux faire. Dans le fond, c'est quand même dommage de ne pas pouvoir un peu partager avec lui. Mais il est trop coincé.* »

Lors de la parution de *Jours de souffrance*, où Catherine Millet (2008) raconte ses propres difficultés à admettre une relation amoureuse parallèle de son conjoint, Eugénie était furieuse : « *Je ne comprends pas. Pour une fois, nous avons une femme digne, intelligente, cultivée, qui assumait sa vie sexuelle non conformiste, une femme bien en vue, qui acceptait de se montrer telle qu'elle était. Et voilà qu'elle retombe dans des histoires de jalousie de midinette ! Pour moi, son livre de 2001, c'était un véritable manifeste ! Le manifeste de la femme qui porte haut le XXI^e siècle conquérant, une femme à qui il ne manque rien dans la vie, et qui assume sa liberté sexuelle... y compris avec le côté crade ! pour moi, cela reste une référence. Mais son « Jour de souffrance » là, non, je ne suis pas d'accord. Il faut qu'elle assume !! »*

Camille, 35 ans, professeure de lettres, mariée et mère de famille dans la banlieue sud de Paris, annonçait simplement dans son annonce sur internet : « *J'aime les rencontres, pas vous ?* » ; son auteur de référence pour ce qui est des pratiques de sexualité collective est Michel Houellebecq, qu'elle considère comme « *de toute façon, un des plus pertinents analystes de notre société !* ».

C'est par l'ouvrage d'un célèbre animateur de télévision français, Patrick Sébastien⁹, que Marzena, employée de maison d'origine polonaise vivant à Paris, 23 ans, sans enfants à l'époque, a découvert « *les boîtes à partouze* ».

Les livres ne constituent pas les seuls contextes culturels aptes à produire des scripts permettant de légitimer les pratiques de sexualité collective. Les scènes de partouze sont en effet une figure obligée, presque classique, de la plupart des films pornographiques. À l'exception de celles qui travaillent dans l'industrie

⁹ Animateur de la chaîne de télévision TF1, il fait paraître en 2005 un livre racontant la vie d'une ancienne actrice de cinéma X reconvertie en directrice de sex-club à Paris ; l'ouvrage est parsemé d'anecdotes concernant les activités de sexualité collective de personnalités qu'il y a côtoyées (dont l'identité est masquée). L'auteur a précisé en entretien qu'il fréquentait ces espaces en homme seul.

pornographique¹⁰, l'accès des femmes ordinaires à ces mises en scène n'a été rendu possible que depuis que la vidéo a petit à petit remplacé les salles de cinéma classé X. C'est lorsque Magali avait 10 ans, m'a-t-elle dit, qu'elle a trouvé « *la réserve de cassettes porno de [son] frère* ». Elle situe avec précision le début de sa vie sexuelle : « *à treize ans [...] J'ai entraîné un ami de mon frère [alors âgé de 21 ans] dans les toilettes... pour baiser !* ». Elle précise que c'est toujours elle « *qui prend l'initiative* », et que jamais, au cours des quatre années suivantes, elle n'a eu de relations sexuelles dans un lit.

L'accès des adolescentes à internet renforce assurément la probabilité de visionnage de scènes de sexualité collective. Mais internet offre aussi d'autres formes de promotion d'usages de la liberté sexuelle des femmes, sous forme de blogs que tiennent de plus en plus de femmes occidentales qui envisagent volontiers des pratiques de sexualité déviante — voir le succès de *50 shades of Grey*. Sans en parler aussi directement que celui de Flo Castels, certains, comme celui de Clarissa Rivière¹¹, les évoque à mots couverts – voir aussi (Rivière 2015).

Il me semble nécessaire de terminer ce passage concernant le registre culturel des scripts de sexualité collective par le film de Stanley Kubrick *Eyes Wide Shut*. Même s'il est loin de faire la promotion de quelque forme que ce soit de sexualité collective, les quelques scènes de partouze très fortement esthétisées qu'il présente aux spectateurs en font depuis quelques années une œuvre de référence, et l'on ne compte plus les clubs libertins qui organisent des soirées, plus ou moins masquées, plus ou moins scénarisées, dénommées *Eyes Wide Shut*.

En voici un exemple, sur un flyer concernant une soirée organisée en 2016 au Cap d'Agde (France) :

¹⁰ Cela ne concerne pas uniquement les actrices ; une ancienne ouvreuse de cinéma X, depuis 1972, m'a dit avec fierté avoir été la dernière ouvreuse de ce type de films de toute la côte d'azur ; entre 1992 et 2013, elle a été une actrice importante d'une station balnéaire réputée dans le midi de la France parmi les adeptes de sexualité collective.

¹¹ . <http://gouters.canalblog.com/>

Image 2. Flyer et masque pour soirée *Eyes Wide Shut* (cliché : Ph. Combessie)

Ces références esthétisantes des pratiques de sexualité collective ont vocation à contribuer à les légitimer. Sans doute cela contribue-t-il aussi à amener dans ces espaces des personnes que les plus engagés des adeptes vont, dans un premier temps, appeler des « touristes », occultant les époques où eux-mêmes, sans doute, n'avaient pas franchi les étapes d'initiation d'une carrière de sexualité déviante — et occulté par la même occasion le fait qu'ils ont peut-être côtoyé un certain nombre de personnes, à leurs débuts, qui ne sont jamais devenus de « véritables libertins ».

LE REGISTRE INTERPERSONNEL : TROIS FEMMES EN QUETE D'AUTRE CHOSE

« CHERCHE MAUVAIS GARÇONS POUR DE MAUVAISES ACTIONS¹² »

Née et résidant au Suède, Lina, 47 ans, est aujourd'hui institutrice. Sa mère était assistante sociale, son père officier de marine marchande. À 23 ans, au retour d'un « *tour du monde avec un sac à dos en compagnie d'une copine pendant 10*

¹² En anglais : « Naughty boys for naughty things ».

mois», elle retrouve un ancien amant, qui, tout juste recruté comme pilote de ligne, lui propose de l'épouser. Elle accepte et ils ont trois enfants, aujourd'hui étudiants. Elle déclare avoir « *connu sept hommes avant son mariage* » (dont celui qui est devenu son mari). Une fois mariée, elle est « *restée fidèle* » malgré « *une vie conjugale qui s'est très vite révélée décevante, et de plus en plus* ». Lors de fréquentes absences de son mari, affecté en vols long courrier, elle dit avoir « *pratiqué la masturbation solitaire au moins une fois par jour, le soir, avant de [s']endormir... et parfois plus souvent, surtout en cas de réveil en pleine nuit* ». Elle précise avoir « *lu avec avidité tous les articles sur la sexualité paraissant dans les revues féminines* ». Elle commande, sur internet, deux sextoys : « *un canard et un vibromasseur avec oreilles de lapin pour le clito* ». Son mari, de retour de ses vols, était, dit-elle « *toujours fatigué, ou encore pris par ses décalages horaires* ». En 2009, sa mère demande le divorce « *pour se mettre en couple avec son amant, de dix ans plus jeune !* ». Cette décision « *surprend toute la famille* », dont les différents membres étaient semble-t-il au courant de la liaison de longue date de la mère avec cet amant plus jeune qu'elle dont ils pensaient qu'elle aurait pu se poursuivre en tant que relation clandestine.

« Je n'ai divorcé que deux ans après ma mère, mais je crois, aujourd'hui, que c'est parce qu'elle l'a fait que j'ai pu le faire moi-même. Mais il y a une grande différence entre ma mère et moi, c'est que, moi, je n'ai jamais eu d'amant. Et j'ai même attendu que la demande de divorce soit officielle pour envisager un autre homme que mon mari. En fait, jusqu'au bout je me suis battue pour qu'on essaie de développer du sexe ensemble. On a fait thérapie de couple. C'est moi qui l'ai organisé. Pendant plusieurs années, j'ai proposé qu'on aille dans des clubs échangistes, mais toujours il a refusé. Je crois qu'il avait peur. Je crois que ma demande sexuelle lui faisait peur.

- *Où avais-tu entendu parler de clubs échangistes, tu connaissais des personnes qui y allaient ?*
- *C'est surtout dans les magazines, et je me suis renseignée sur internet. Et j'ai entendu dire qu'une de mes collègues y va, mais c'est une collègue que je n'aimais pas trop. Et maintenant elle est partie à l'étranger.*
- *Et ton mari n'a jamais accepté, même une fois pour voir ?*
- *Non. Une fois il a hésité, mais, finalement, il a dit qu'il était trop fatigué, et que, de toute façon, ce genre d'endroit n'était pas pour lui. »*

Pendant la période d'instruction du divorce, elle rencontre un homme, avec qui elle développe une relation qu'elle dit « *sympathique* » mais dont elle précise qu'elle se révèle « *très décevante sur le plan sexuel* ». Elle choisit d'y mettre fin.

Une fois le divorce prononcé « *mais pas avant* » elle publie une annonce sur internet « *pour vivre, enfin, des choses excitantes... exaltantes !* ». Elle choisit alors un site spécialisé dans les rencontres assez directement sexualisées (www.ix.nu). Le pseudonyme qu'elle choisit est anodin (une variation de son prénom) mais le texte de l'annonce est clair : « *Je cherche de mauvais garçons pour de mauvaises actions, histoire de pimenter mes nuits blanches* ». Elle précise en entretien : « *Je ne savais pas du tout ce qui m'attendait, ni ce que je cherchais... mais je voulais faire plein de rencontres, et tout essayer de la sexualité. Et je m'étais fixé une règle : chaque nouveauté, je n'abandonnerai pas avant de l'essayer trois fois !* ».

Interrogée sur la raison de ces « trois fois » elle répond : « *je ne sais pas, comme ça, c'est une règle que je m'étais fixée... parce que je voulais être sûre de ne pas passer, par a priori, à côté de quelque chose de vraiment excitant, mais qui aurait besoin d'une... initiation peut-être...* ».

Dès la semaine suivante, elle prend un verre avec Carl. Voici comment elle en parle deux ans plus tard : « *Tout de suite, je l'ai trouvé beau. Il est beau n'est-ce pas ? Mais surtout, c'est important pour moi, connaisseur. Il m'a dit « moi j'ai déjà tout expérimenté de la sexualité depuis quatre ans que je suis divorcé... j'attendais une femme comme toi... nous étions faits pour nous rencontrer... » Je ne sais pas exactement pourquoi, je l'ai cru... et je l'ai suivi. Et je n'ai pas été déçue... Il m'a fait découvrir tout un tas de choses de la vie libertine. J'ai fait trois tableaux, pour expliquer les étapes* ».

Voici les photos des trois tableaux, avec ses commentaires :

Image 3. « Tableau 1 » dessiné par Lina (cliché : Ph. Combessie)



« Je les ai tous les trois faits comme si on regardait à travers une serrure. Dans le premier, ce que j'appelle mon « tableau 1 », il y a plein de monde, on ne distingue pas vraiment, je suis en train de découvrir l'univers des partouzes. »

Image 4. « Tableau 2 » dessiné par Lina (cliché : Ph. Combessie)



« Dans le « tableau 2 » ce sont des scènes de BDSM. J'ai essayé, j'ai vraiment essayé, d'être attachée, de donner de coups de fouet... il y a l'humiliation aussi. Tout cela, vraiment, vraiment je peux dire maintenant que ce n'est pas mon truc. Ou alors quand ce n'est pas trop violent... juste pour l'excitation ».

Figura 5. « Tableau 3 » dessiné par Lina (cliché : Ph. Combessie)



« Et dans ce troisième dessin, c'est ce que j'ai appris à aimer, avec Carl, grâce à Carl. Et je ne pourrais rien faire sans lui... il est mon initiateur dans cet univers. Mon ange gardien aussi.

— *Ce n'est pas ce que tu souhaitais comme rencontre en passant ton annonce... tu ne voulais pas rencontrer « un » homme...*

— *Non... non, mais... je ne sais pas comment dire. Quand je l'ai rencontré, très vite en fait... Eh bien... en fait il correspondait vraiment à celui qui pourrait m'initier à toutes ces choses nouvelles, toutes ces choses que je recherchais. Toutes ces choses que mon mari ne m'avait pas apportées. On a*

beaucoup parlé. On parle toujours beaucoup. C'est important de parler. Il a réussi à me convaincre. Et je suis vraiment convaincue. Et on a retiré ma fiche de femme seule, sa fiche d'homme seul, et on a créé une fiche de couple. On ne vit pas ensemble, hein... lui il aimerait bien. Cela se fera peut-être un jour. Mais on libertine toujours ensemble. Il m'organise plein de soirées. Des soirées toujours très excitantes. Il me connaît bien, c'est important ! »

Maintenant qu'ils sont installés dans une relation établie, ils disent à leurs amis s'être rencontrés « *sur un site pour rencontre amoureuse, pas sur « ix.nu », ils ne comprendraient pas ! »*.

Cette synthèse de l'histoire de Lina indique l'importance, qu'elle semblait sous-estimer en passant son annonce, d'une personne initiatrice pour pénétrer et découvrir les espaces de sexualité collective. L'évolution des trois dessins souligne à quel point ce type de pratique est loin d'aller de soi, y compris pour une femme, qui, comme c'était son cas, se montrait déterminée à expérimenter, seule, certaines activités sexuelles déviantes ; le texte de son annonce, qui cherchait de « mauvais garçons » est à cet égard assez clair.

UNE FEMME QUI VOYAIT LA SEXUALITE DE GROUPE COMME UNE CONTRAINTE JUSQU'A UNE RENCONTRE INATTENDUE

Patricia, clerc de notaire, âgée de 42 ans, résidant à Lyon, est en train de divorcer d'un homme rencontré lorsqu'elle avait tout juste 18 ans, ils ont un fils. Son mari est notaire, et, jusqu'à peu, elle était son employée, ce qui, dit-elle « *complique un peu la situation.* ». Elle précise ensuite : « *Si vous m'aviez parlé du libertinage il y a six mois, je vous aurais dit que je déteste. Je détestais le libertinage. Je ne m'y suis jamais sentie à l'aise. Pour moi c'était comme une prison. Parce que je ne m'autorisais pas à dire non. Parce qu'il était exigé par celui qui partageait ma vie. Et cela a duré plus de quinze ans. Un homme qui me trompait par-dessus le marché. Deux psychiatres que j'ai consultés et la psychologue qui me suit depuis que j'ai commencé à aller si mal sont unanimes dans leurs déductions : cet homme, qui a été mon bourreau, est un pervers narcissique. Très dangereux qui plus est, en raison de son absence de limites dans l'utilisation de la violence morale.*

— *Et donc, depuis six mois, c'est cela, vous avez changé d'avis ? que s'est-il passé ?*

- *En fait je ne sais pas ce que j'en pense. Je dirais, aujourd'hui, que le libertinage est un mystère. Il est censé fêter la liberté, mais moi j'étais totalement contrainte.*
- *Vous diriez que vous avez changé d'avis ?*
- *Oui, bien sûr. C'est... c'est la rencontre avec un homme.*
- *Rencontré... où ?*
- *Par hasard, complètement par hasard, chez un couple d'amis qui fêtaient un anniversaire... ils m'avaient invitée à venir chez eux, pour me changer les idées. Et... je n'avais vraiment pas la tête à ça. Je ne sais pas d'ailleurs ce que je voulais. Donc c'est la rencontre d'un homme, là... voilà, par hasard.*
- *Un homme... que vous diriez libertin aussi ?*
- *Bien sûr. Avec mon mari, nous ne fréquentions que des échangistes !*
- *C'était un anniversaire... entre échangistes ?*
- *Je n'en sais rien. Oui, oui, certainement. Oui oui, bien sûr. Mais moi, je n'y allais pas pour ça. C'était juste pour être avec ces amis, pour sortir de la maison où l'atmosphère était infernale.*
- *Et, que s'est-il passé ?*
- *Eh bien, il ne s'est rien passé du tout ce jour-là. Enfin si... on a beaucoup discuté. On a passé toute la soirée à parler. Il m'a proposé de venir terminer la nuit chez lui ensuite. J'ai demandé à mon amie si elle le connaissait bien. Elle m'a dit que je pouvais y aller en confiance. Alors je l'ai accompagné chez lui. Et... et pendant deux jours, on n'a fait que parler. J'étais en arrêt maladie. On n'a fait que parler.*
- *Il est... célibataire ?*
- *Non. Non, il était venu en célibataire à cette soirée, mais il est marié. Sa femme vit à Boston. Lui, il travaille moitié à Chambéry, moitié aux États-Unis. Et depuis que je l'ai rencontré. Comment dire ? Dans mes pensées, j'ai changé d'avis.*
- *Sur les pratiques de libertinage ?*
- *Oui, sur les hommes aussi. Lui... lui il est clair dans sa tête. Et puis, il ne force personne.*
- *Donc maintenant, vous sortez avec lui... dans des soirées échangistes ?*
- *Chaque fois qu'il me le propose, oui. J'ai même rencontré son épouse, elle est adorable. Il me l'avait dit... et je ne sais pas pourquoi, je ne le croyais pas. En fait, surtout, c'est que j'étais très gênée de la rencontrer. La première fois, je ne savais pas comment me comporter. Mais, vraiment, elle est très sympa.*
- *Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?*
- *Sur elle ou sur le libertinage ?*

- *Sur... sur les pratiques de sexualité à plusieurs.*
- *En fait c'est ces deux jours et deux nuits... après l'anniversaire, à discuter, avec lui, chez lui. On parlait, on buvait aussi. Il adore la bière brune, comme moi. Il la boit à la bouteille. Elle n'a pas la même saveur, la bière, à la bouteille... et puis, on ne se parle pas pareil quand on la boit de cette façon. Maintenant je suis en confiance. En lui, j'ai totalement confiance. »*

Cet extrait d'entretien indique d'abord la situation dans laquelle s'est trouvée cette femme, Patricia, qui, pendant plus de quinze ans, a participé à des séances de sexualité collective dans le contexte d'une contrainte forte, marquée par la demande d'un mari très dominateur. C'est donc dans ce contexte de domination masculine importante qu'elle a appris et intégré les différents codes de ces pratiques. Ne restait que l'interaction, en l'occurrence plus verbale que physique, avec un homme différent de son mari, et n'ayant pas le même type d'emprise sur elle, pour l'engager à apprécier les types de pratiques auxquelles elle participait précédemment de façon contrainte. On notera que, comme Lina, elle reste sous la domination d'un homme, domination ici choisie alors qu'elle était subie dans le cadre de ses sorties avec son mari, mais domination tout de même. L'exemple suivant va nous présenter une femme qui essaie de s'affranchir de ce type de domination.

AJUSTEMENTS ET REAJUSTEMENTS POUR TROUVER LA MEILLEURE SOLUTION

Le suivi qualitatif à long terme – qui dure depuis plus de dix ans avec certaines informatrices – me permet maintenant de présenter l'évolution de certains éléments de ce qu'on peut appeler la « carrière de sexualité déviante » d'Eugénie. Née en 1957, elle s'est d'abord mariée à un homme avec qui elle entretenait une relation conjugale « *basée sur l'exclusivité sexuelle, enfin, la fidélité... l'église, et tout* ». Ayant demandé le divorce « *notamment mais pas exclusivement parce qu'il [la] trompait* », elle s'est « *promise de ne plus [se] laisser embarquer dans une histoire d'amour avec fidélité requise* ». Son second mari lui avait déclaré, dès le début de leur relation, qu'il « *se sentait incapable d'aimer une seule femme, et ne voulait pas d'une femme qui n'aurait que lui dans sa vie* ». Leur relation « *dure déjà depuis presque un quart de siècle* » dit-elle avec fierté. C'est à son initiative à lui qu'ils ont commencé à développer ensemble, il y a une quinzaine d'années, des pratiques de sexualité collective. Elle précise :

« *Et maintenant, l'élève a dépassé le maître ! D'ailleurs, dans ma vie, c'est souvent comme ça : je m'applique... et, je finis par faire mieux que mes maîtres !*

- *Euh... est-ce que tu peux m'en dire plus ? ça ne manifeste comment... là, pour les relations à plusieurs... ?*
- *Ben, normalement, l'échangisme, c'est juste des couples quoi.*
- *Sans doute, oui... et... ?*
- *Ben moi... ça ne me va pas trop. Moi je veux du libertinage : je veux plus de liberté.*
- *Par exemple... ? Tu peux me donner un exemple concret ?*
- *Ben, moi, ce qui me plaît le plus, c'est deux hommes à la fois. Deux hommes pour moi toute seule. De préférence jeunes, beaux, bien foutus... [rires]*
- *[rires] Et... ?*
- *Ben... en fait, c'est plutôt mieux quand mon mari n'est pas là. Ni à regarder... ni qu'il faut que je m'occupe de savoir s'il est avec quelqu'un qui lui plaît. En fait, je me rends compte que, souvent, c'est mieux lorsqu'il n'est pas là ! »*

Cette conversation autour d'un magnétophone s'est déroulée en 2006, c'est-à-dire alors que cette femme fréquentait des espaces de sexualité collective avec son mari depuis déjà cinq ans. Au cours des dix ans qui ont suivi, mes entretiens réguliers avec elle m'ont permis de la voir faire évoluer ses pratiques, et donc ses négociations, avec son mari, et avec différentes personnes. Le premier avec qui elle a dû négocier fut son mari, pour qu'il accepte qu'elle continue à « *libertiner sans lui* ». Puis ce fut avec ces hommes. Elle m'a dit s'être finalement rendue compte que si elle fréquente ces espaces avec un homme qui est « son amant » elle se retrouve devant la même difficulté qu'avec son mari : sa présence l'oblige, elle, à être attentive à son amant. Elle a alors décidé d'aller dans des espaces de sexualité collective « *en femme seule* » ; pendant environ deux ans, elle m'envoya des mails et me raconta en entretien des séances alternativement décrites comme « *fantastiques* », « *idéales* » ou « *vraiment nulles : y a vraiment trop de mecs qui prennent les femmes qui libertinent seules pour des putes ! Ou alors il faut aimer les gang-bang, mais moi, c'est vraiment pas mon truc.* ».

Elle a alors proposé à des hommes d'être de simples « *compagnons d'accompagnement... certains disent : chevaliers servants* » ; elle m'expliqua la difficulté à négocier avec plusieurs d'entre eux qui semblaient avoir du mal à comprendre pourquoi elle souhaitait leur présence pour pénétrer dans ces espaces de sexualité collective mais ensuite n'avoir pas de relation intime avec

eux. Elle souhaitait que leur présence dissuade les autres hommes « *de se comporter comme des bêtes ambulantes... des goujats* » mais ne soit pas, pour elle « *trop encombrante* ». Elle a réussi à trouver m'a-t-elle dit, trois hommes « *très différents, mais... vraiment bien* ». Mais la difficulté des négociations s'est alors reportée à un autre niveau, au sein même des espaces de sexualité collective, avec les « vrais couples » qui comprenaient parfois mal que l'un « *fasse des coquinerie* » sans l'autre, précisant « *dans ces conditions, ce n'est pas équilibré* ».

Depuis 2014, la situation qui lui semble la plus enviable, compte tenu de ses attentes, consiste à « *sortir en club ou en soirée... avec une autre femme seule* ». Elle précise : « *C'est plus clair vis-à-vis des couples, qui voient tout de suite qu'ils n'ont pas affaire à un couple... et, dans ces espaces, il vaut mieux comprendre intuitivement à qui on a affaire. Et puis, si on se fait trop enquiquiner par des hommes seuls un peu lourds, ou sont complètement alcoolisés... ben, le fait qu'il y ait la copine, c'est quand même un renfort.* » Mais il n'est pas toujours facile de trouver une autre femme ayant le même état d'esprit : « *J'en avais trouvée une très bien, qui aime les gang-bang mais aussi les soirées... enfin, avec un peu de pluralité masculine, mais pas trop... on s'étendait bien et tout. Elle habite juste à côté du Cap d'Agde, c'était idéal. Mais, là, elle vient de se mettre en couple avec un homme, un libertin... mais... un libertin jaloux ! Qui ne veut pas entendre parler qu'elle sorte en club sans lui. Les libertins jaloux, c'est les pires !* ». Aux dernières nouvelles, depuis l'été 2016, elle a trouvé « *une nouvelle copine pour [l']accompagner. Une ex-amante de mon mari... c'est lui qui me l'a présentée même. Il savait ma recherche, il me l'a présentée. Mais je l'avais déjà croisée, elle était venue aux obsèques de mon beau-père. Pour l'instant, on est vraiment sur la même longueur d'ondes. Et, comme elle est plutôt en phase de distance avec son mari, elle est très libre. Tout comme moi.* »

On voit, avec le cas présenté par Eugénie, différentes caractéristiques des scripts dans le registre interpersonnel, à la fois pour négocier avec son mari, avec ses accompagnateurs, ses accompagnatrices et leurs éventuels conjoints, et, dans les espaces de sexualité collective, avec les « couples », qui bien souvent préfèrent « coquiner avec des vrais couples » dans une assez stricte définition de ce qu'on appelle en français « l'échangisme », et les « hommes seuls » dont certains semblent avoir tôt fait de considérer les « femmes seules » comme de stricts objets sexuels, alors que cette femme attend plus de considération.

LE REGISTRE INTRAPSYCHIQUE ET LA DIMENSION INCESTUELLE

Fille aînée d'une femme qui s'était retrouvée veuve à 35 ans, Marzena est arrivée à Paris à 20 ans, où elle a trouvé un emploi de femme de ménage par « *le réseau de l'église polonaise* ». Elle a découvert « les boîtes échangistes » au bout de deux ans, y a passé tous ses samedis soirs pendant huit ans : « *pour éviter d'être avec les Polonais de Paris, qui sont rien que des ouvriers ; dans ces boîtes, au moins, tu as des banquiers, des sportifs* ». En me précisant qu'elle n'acceptait jamais les coordonnées d'hommes mariés, elle indique que sa recherche avait un objectif dépassant le strict contexte de relations sans lendemain. D'ailleurs, elle n'avait pratiquement jamais de rapports sexuels sur place : « *c'est tout de même très vulgaire* ». Avec un homme pourtant, elle a fait exception ; c'était un homme marié de surcroît, qu'elle a rencontré dans « [sa] *boîte à partouze préférée* » alors que cela faisait déjà cinq ans qu'elle la fréquentait régulièrement.

« Pourquoi cette exception ? Tu étais... en manque sexuel à ce moment-là ?

- *Non, non. Mais ça a été plus fort que moi !*
- *C'était... un coup de foudre ?*
- *On ne peut pas dire comme ça. Mais un peu. Enfin, ça faisait peut-être six mois qu'il venait, environ une fois par mois, toujours avec sa femme. À l'époque, je ne savais pas que c'était sa femme, mais je m'en doutais un peu. Moi aussi, à l'époque, j'étais toujours dans cette boîte avec le même copain, mais juste un copain : un Marocain très sympa, assez dragueur, mais toujours très correct avec moi.*
- *Et, ça s'est passé comment alors ?*
- *Ben, on arrêtais pas de se regarder cet homme... moi... et on ne faisait rien d'autre. Lui, chaque fois, il baisait avec d'autres femmes. Mais quand il croisait mes yeux, au bar... chaque fois, il me souriait. Il avait l'air timide. Et en même temps, il baisait avec d'autres, et sa femme aussi d'ailleurs. Elle n'arrêtait pas sa femme. Plus que lui. Bien plus que lui !!*
- *C'était son air timide qui te touchait ?*
- *Peut-être un peu. Mais c'était surtout que... tu vois le footballeur Andrzej Szarmach, avec sa petite moustache blonde ?*
- *Euh... Je ne suis pas très branché foot.*
- *Ben... cet homme, qui s'appelait Didier, il était tout pareil que Szarmach, avec le sourire dans les yeux et la petite moustache blonde !*
- *Donc, si je comprends bien, tu as craqué pour sa moustache... ?*
- *En fait, je vais te dire : ce footballeur, c'était... c'était mon père.*

- *Tu as la fille d'un footballeur ?*
- *Non ! Mon père il était prof de maths. Mais mon père, il a eu le cancer, et il est mort. J'avais douze ans. Et... et mon père, j'ai une photo, je peux te montrer, c'était, comme on dit en français, le « portrait tout craché » de Szarmach.*
- *Donc, tu as craqué, parce que cet homme ressemblait à ton père...*
- *C'est fou comme il lui ressemblait. Et son regard m'envoûtait. Je ne peux pas dire comment. Il avait 38 ans : le même âge quand mon père est mort. Le même âge, le même sourire, la même moustache.*
- *Donc, avec lui, tu as...*
- *Oui, dans le club, un samedi soir... et c'était du délire comme on s'est bien entendus. Comme si on se connaissait depuis... depuis toujours !*
- *Et vous vous êtes revus ?*
- *Oui, oui, bien sûr. Mais juste une autre fois on a recommencé dans le club... Après, on allait à l'hôtel [...] Et un jour, on était à l'hôtel, on était en train de baiser, et j'étais vraiment toute excitée, il était sur moi... il aimait bien comme ça... fort... très fort et je lui ai dit : « Continue, continue, tu ressembles à mon père ! »... et alors, tout de suite, il s'est arrêté ! Tout de suite hein. Immédiatement ! [rires]*
- *Il s'est arrêté ?!*
- *Ben oui. Oui, il a pas compris ce que j'ai dit.*
- *Que...*
- *Ben qu'il ressemblait à mon père !*
- *Il ne savait pas ?*
- *Non, je ne lui avais pas dit... mais c'était trop fort, c'est... c'est sorti comme ça. Après je lui ai expliqué. »*

C'est donc une situation qu'on pourrait dire para-incestueuse ou incestuelle qui a décidé Marzena à envisager positivement des relations sexuelles avec cet homme qui ne correspondait pas à sa recherche – elle refusait tout contact avec un homme qui fut marié, ou même en couple.

J'évoquais en introduction de cet article la première relation sexuelle de Jennifer en espace de sexualité collective, lorsqu'elle avait 25 ans, en précisant que, si elle avait occulté le nombre de fois où elle s'était contentée de « regarder sans participer » avant de devenir « active », elle n'avait pas oublié cette première fois, précisant qu'il s'était agi alors d'une « double pénétration ». Je n'ai pas indiqué un élément qui m'a tout de suite été présenté comme déterminant par Jennifer : « *En fait, ce qui m'avait convaincue, je crois... comment dire, c'était à la fois amusant*

et excitant... c'est que c'était un de mes potes, pas de mes meilleurs potes, mais bon... un pote quoi... et puis son frère... lui, que je ne connaissais pas... enfin, son demi-frère, mais il disait que c'est son frère. C'est vrai en fait. C'est sa mère qui s'est remariée. [...] Et pendant qu'on le faisait, je m'en souviens encore, c'était trop marrant... c'était vraiment tout mignon tous les deux : son frangin, il n'arrêtait pas de dire : « oh oui, là je te sens bien, je la sens bien ta queue » ». Si elle n'était pas elle-même en situation d'inceste, Jennifer y participait de façon active et consciente, et cette situation d'inceste entre les deux frères semble même avoir été, d'après ses dires, un des éléments qui l'a convaincue à passer du rôle de « spectatrice » à celui d'actrice.

L'analyse de l'articulation entre sexualité collective et inceste a été principalement développée par Radu Clit, notamment dans les chapitres « La tentation de l'inceste » et « le phantasme d'inceste » (2007: 124-130) où il évoque, pour illustrer sa thèse, la situation décrite par Michel Houellebecq (1998) dans *Les particules élémentaires*, en particulier autour, précise-t-il, du personnage de Bruno.

Nous avons noté que la femme que nous avons appelée Camille a fait référence à plusieurs reprises à son intérêt pour le romancier français. Le fait est à noter que cette femme, en plus des hommes qu'elle rencontre sur internet, m'a dit apprécier de « sortir en club » avec son propre frère. Un peu comme Eugénie citée ci-avant, elle le fait sans aucune relation charnelle avec lui, qui n'est qu'un simple accompagnant. Mais le fait est qu'il s'agit tout de même de son frère, qui va donc pouvoir l'observer ayant des relations sexuelles, et réciproquement. Camille m'a invité à rencontrer son frère pour qu'il me confirme ce qu'elle me disait, à la fois de leurs sorties communes et du fait qu'il n'y a aucune relation charnelle entre eux. Sans doute son souhait que je rencontre son frère tient-il aussi au fait que cette partie de leur relation est inconnue du reste de la famille, et qu'elle souhaitait partager ce secret avec le sociologue, un peu comme les amants clandestins dont Marie-Carmen Garcia analyse les relations, qui souhaitent, parfois, qu'elle rencontre l'amant.e.

Dans la thèse où il souligne les articulations entre sexualité collective et inceste, Radu Clit relève la question des écarts d'âge entre participants. Pour ce que j'ai pu en observer, deux groupes sont à distinguer. Nous avons d'une part celui des personnes qui apprécient voire recherchent des écarts d'âge, dont j'ai remarqué qu'ils s'étendent facilement à la différence d'une génération, en particulier, et c'est singulier, si l'homme est le plus jeune (lorsque la femme est plus jeune, il semble que l'assimilation avec une pratique prostitutionnelle fasse souvent

discréditer la relation) mais s'interdisent des écarts d'âge de deux générations. D'un autre côté se trouvent les personnes qui s'interdisent les écarts d'âge, et, parmi eux, les personnes qui, ayant passé la quarantaine, sont eux-mêmes parents d'enfants déjà adultes, qui ont clairement à l'esprit le fait que des relations sexuelles avec des jeunes « *seraient un peu comme de l'inceste* ». On notera que c'est dans ce second groupe que se trouve une femme, Anne-Sophie, dont j'ai analysé l'évolution des relations pluripartenaires (Combessie 2014a), qui se trouvait dans une situation doublement incestuelle (relations d'elle-même avec son frère et de son mari avec sa belle-sœur) qui a développé, avec son mari, des pratiques de sexualité collective « *pour sortir de la spirale dangereuse dans laquelle [ils s'étaient] trouvés embarqués* » m'a-t-elle dit un jour. Eux, ainsi que le groupe d'amis, pratiquement tous en couple, qui se fréquentent régulièrement dans des espaces de sexualité collective du Nord de la France, s'interdisent les écarts d'âge de plus de dix ans. L'une d'entre eux m'a dit un jour en riant : « *on baise ensemble depuis presque vingt ans, on vieillit ensemble, et c'est très bien. Comme ça, on ne se voit pas vieillir. Ou alors on se voit trop bien vieillir... je ne sais plus ! En tous cas, on s'amuse bien, on est heureux !* »

L'affichage de cette bonne humeur ne doit pas faire totalement oublier les douleurs, les difficultés, les contraintes que vivent et traversent ces différentes personnes : j'ai souligné plus haut la violence subie par Patricia pendant plus de quinze ans de la part de son mari, j'avais noté le suicide auquel s'est trouvé acculé le frère d'Anne-Sophie (Combessie 2014a).

CONCLUSION : QUAND LA PASSION AVEUGLE LA RAISON, OU LA DIFFICILE SOCIALISATION DE LA PART ANIMALE DE LA SEXUALITE HUMAINE

Maurice Godelier écrit que « *le social ne peut s'établir que sur la base du sacrifice de quelque chose qui est intérieurement, profondément, contenu dans la sexualité humaine, et qui est son caractère fondamentalement 'asocial'. L'humanité doit faire du social avec du sexuel.* » (2007: 190). La socialisation de la part animale de la sexualité humaine ne peut donc se développer sans une dose d'ambiguïtés, voire d'ambivalences. Rappelons à cet égard que Theodore Caplow indique, pour ce qui est des « *relations triadiques* », que nous sommes en présence d'une « *ambivalence nécessaire* » (1968: 93). Dans les pratiques de sexualité collective, c'est bien de relations expressément triadiques qu'il s'agit, il n'est donc pas étonnant qu'on se trouve en présence à la fois d'ambivalences et d'occultations. Dans son argumentation concernant « *l'ambivalence nécessaire* », Caplow prend exemple sur les relations intrafamiliales, soulignant le fait qu'elles

se trouvent chargées d'affects, voire de passions : n'a-t-on pas affaire à des dynamiques comparables dès lors qu'il est question de sexualité humaine ?

Les espaces dédiés aux pratiques de sexualité collective offrent un cas d'école d'application de la théorie des scripts sexuels proposée par John Gagnon et William Simon. Soulignons que leur analyse ne peut se faire indépendamment de la prise en compte, là, d'une perspective de sociologie de la déviance. C'est en effet bien parce qu'il s'agit de comportements considérés comme déviants que ces pratiques entraînent des occultations tellement fortes que les participants oublient si facilement eux-mêmes leurs propres difficultés à les vivre au début. On assiste, pour chaque participant, confronté à sa propre évolution de carrière déviante, à un cloisonnement entre les différentes étapes¹³ de ce son initiation, qui peut être comparé au cloisonnement entre les groupes d'adeptes de ces types de pratiques sexuelles (Combessie 2015a).

Peut-être cette situation est-elle consubstantielle de la place accordée à la sexualité dans nos sociétés. On observe, dès lors qu'on approche la question sexuelle dans l'Occident contemporain, à un objet potentiellement passionnel, et cette passion trouble la raison. Les données recueillies en entretien lorsqu'on parle de sexualité sont à cet égard comparables à celles qu'on recueille en entretien avec des justiciables incarcérés pour crime qui parlent de l'acte pour lequel ils ont été condamnés ; Etienne De Greef (1949: 9) souligne : « *l'homme qui devient criminel ne le devient généralement qu'après une période de pré-criminalité, au cours de laquelle le processus qui l'amena à l'acte se précisait en sa pensée, opérait dans toutes les régions de l'âme une sorte de singulière anesthésie, déformait les valeurs, transformait les principes, établissait sa légitimité* ». Comme chez les criminels qui parlent de leurs forfaits, on observe, chez les personnes – et notamment les femmes – qui parlent de leurs propres comportements sexuels, en particulier s'il s'agit de comportements considérés comme déviants, et à ce titre fortement stigmatisés, un processus qui produit « *une sorte de singulière anesthésie* » qui « *déforme les valeurs* », « *transforme les principes* » pour « *établir sa légitimité* ». Dans les domaines où les passions sont en jeu, il est vain de chercher de la continuité dans les conduites ; en matière de sexualité, nous avons affaire, comme la plupart du temps en matière criminelle, à des discours de légitimation des pratiques qui sont à apprécier, avant tout, en fonction d'une configuration spécifique, à un moment donné, dans un contexte

¹³ J'ai distingué quatre étapes : 1 « découverte », 2 « intégration », 3 « bifurcation » puis 4 « stabilisation » ; j'ai précisé qu'à chaque étape, de nombreuses personnes cessent ce type d'activité (Combessie 2014c).

donné. Ce sont de ces différents contextes que cet article a tenté d'analyser les cadres et les enjeux, en distinguant les trois niveaux repérés par John Gagnon et William Simon, pour essayer de préciser ce qu'on pourrait appeler une grammaire des dynamiques de la sexualité humaine. Le fait de l'avoir fait porter sur les pratiques de sexualité collective, dans la mesure où il s'agit sans doute de l'un des contextes les plus proches de ce qu'on imagine de la part animale de la sexualité humaine, contribue à renforcer, me semble-t-il, la pertinence des analyses développées par John Gagnon et William Simon.

Le développement de pratiques de sexualité collective comme mode de vie – ou comme réponse temporaire à un trouble d'ordre affectif – n'est pas uniquement une réaction à l'injonction occidentale contemporaine d'assimiler l'amour au désir sexuel, qui parvient à convaincre nombre de nos contemporains que l'amour disparaît lorsque la libido décline, c'est aussi une façon d'intégrer quelques tiers personnages dans le modèle de la dyade, permettant de disposer d'un espace de liberté tout en conservant les routines rassurantes du quotidien. La plupart du temps, cette dynamique d'inclusion de tiers doit demeurer secrète, à tout le moins discrète ; c'est que la mécanique de la jalousie amoureuse est puissante (Combessie 2014a) en particulier dans les sociétés ayant érigé le « couple » en unité de base ; on peut accepter d'ouvrir l'institution du mariage aux « couples » de même sexe, mais les revendications d'unions matrimoniales égalitaires¹⁴ qui concerneraient plus de deux personnes demeurent, à quelques exceptions près, inacceptables (Combessie 2014b et 2015a). Cela ne fait que renforcer les stigmates qui pèsent sur les adeptes de pratiques de sexualité collective, et, ce faisant, justifier les approches de la sexualité dans une perspective constructiviste ; cette remarque concerne singulièrement les pratiques considérées comme déviantes (Broqua 2011 ; Mathieu 2015), mais peut-être serait-il pertinent d'envisager également cette perspective pour l'ensemble des comportements sexuels.

BIBLIOGRAPHIE

ANAPOL, D. M. (1997): *Polyamory: The New Love without Limits*, San Rafael, IntiNet Resource Center.

BARTELL, G. D. (1971): *Group Sex. A Scientists Eyewitness Report on the American Way of Swinging*, New York, Widen.

¹⁴ J'utilise cette expression à dessein pour ne pas la confondre avec les sociétés ayant instauré la polygamie sur une base de différenciation forte des assignations de genre.

- BASTEH, C. (2007): *Itinéraire d'une scandaleuse*, Paris, Blanche.
- BASTEH, C. (2008): *Vie d'un libertine*, Paris, Blanche
- BECKER, H. S. (1963): *Outsiders. Studies in the Sociologie of Deviance*, New York, Free Press Of Glencoe.
- BÉJIN, A. & POLLAK, M. (1977): "La rationalisation de la sexualité", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXII, pp. 105-125.
<https://www.jstor.org/stable/40689786>
- BOURDIN, F. & MIALAN, P. (1992): *Corrida. La fin des légendes*, Paris, Denoël.
- BROQUA, C. (2011): "L'homosexualité comme construction sociale : sur le tournant constructionniste et ses prémices", *Genre, sexualité & société* [En ligne], Hors-série n° 1, mis en ligne le 15 avril 2011, URL:
<https://gss.revues.org/1722>
- CAPLOW, T. (1968): *Two against One. Coalitions in Triads*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.
- CASTELS, F. & AGNIESZKA (2014): *La reine des abeilles. Libertine aujourd'hui*, Paris, Page 69.
- CLIT R. (2007): *La sexualité collective de la révolution bolchévique à nos jours*, Paris, Éditions du Cygne.
- COMBESSIE, Ph. (2013): "When a Woman Loves several Men, Should She Remain Silent or Speak Up?", *Ethnologie française*, 2013, pp. 399-407.
<http://www.cairn-int.info/journal-ethnologie-francaise-2013-3-page-399.htm>
- COMBESSIE, Ph. (2014a): "Amours plurielles et communication. Dettes, contre-dettes et jalousie constructive", *Hermès. La revue*, 69, pp. 52-58.
<http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2014-2-page-52.htm>
- COMBESSIE, Ph. (2014b): "Pluripartenariat (le)", *Dictionnaire des sexualités*, coordinado por Jeanine Mossuz-Lavau, Paris, Robert Laffont, pp. 655-656.
- COMBESSIE, Ph. (2014c): "Quand les femmes « libertines » parlent de leur sexualité. Analyse des écarts entre discours entendus et pratiques observées", *Ethnographies plurielles : déclinaisons selon les disciplines*, coord. T. Barthélemy, Ph. Combessie, L. S. Fournier & A. Monjaret, Paris, CTHS, pp. 259-284.
- COMBESSIE, Ph. (2015a): "Nos interstícios das sociedades ocidentais em mutação, a que tipo de comunidade a pluriparceria sexual contemporânea diz respeito?", *Revista Famecos*, vol. 22, n°4, pp. 207-222, URL:

<http://revistaseletronicas.pucrs.br/ojs/index.php/revistafamecos/article/view/21866>

- COMBESSIE, Ph. (2015b): "L'argent en milieu "libertin" : entre mise en scène et occultation. Jeux de séduction et mobilité sociale au féminin", *Terrains/Théories* (en ligne), 1/2015, mis en ligne le 06 janvier 2015, URL: <http://teth.revues.org/422>
- COMBESSIE, Ph. & MAYER, S. (2013): "A New Economy of Sexual Relations?", *Ethnologie française*, 2013, pp. 381-389. http://www.cairn-int.info/article-E_ETHN_133_0381--a-new-economy-of-sexual-relations.htm
- DE GREEF, G. (1949): *Âmes criminelles*, Tournai y Paris, Casterman.
- DESCHAMPS, C. & GAISSAD, L. (2008): "Pas de quartier pour le sexe ? Le développement durable des rencontres sans lendemain", *Echogéo*, n°5, <http://echogeo.revues.org/index4833.html>.
- FRANK, K. (2013): *Plays Well in Groups: A Journey through the World of Group Sex*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers.
- GAGNON, J. H. & SIMON, W. (1973): *Sexual Conduct*, Chicago, Aldine.
- GARCIA, M. C. (2016): *Amours clandestines. Sociologie de l'extraconjugalité durable*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- GODELIER, M. (2007): *Au fondement des sociétés humaines, ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- HENRIC, J. (2001): *Légendes de Catherine M.*, Paris, Denoël.
- HOUELLEBECQ, M. (1998): *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion.
- MATHIEU, L. (2015): *Sociologie de la prostitution*, Paris, La Découverte.
- MILLET, C. (2001): *La vie sexuelle de Catherine M.*, Paris, Seuil.
- MILLET, C. (2008): *Jour de souffrance*, Paris, Flammarion.
- REAL, G. (2005): *Carnet de bal d'une courtisane*, Paris, Gallimard.
- RIVIERE, C. (2015): *Les yeux bandés*, Paris, L'Ivre-book.
- SEBASTIEN, P. (2005): *Vitriol menthe*, Paris, Oh Editions.
- TRACHMAN, M. (2013): *Le travail pornographique. Enquête sur la production de fantasmes*, Paris, La Découverte.
- VALENSIN, G. (1973): *Pratique des amours de groupe. Quinze années d'observation en France*, Paris, La Table Ronde.

WELZER-LANG, D. (2005): *La planète échangiste. Les sexualités collectives en France*, Paris, Payot.

ZAGANIARIS, J. (2016): "Du ré-enchantement de la sexualité et des corps. Pour une approche comparée des littératures marocaine et française", *Miroir/Miroirs*, 6, vol. « Corps étrangers », pp. 53-69.

Recibido: 10 de julio 2016

Aceptado: 2 de septiembre de 2016

Philippe Combessie est professeur de socio-anthropologie à l'université Paris Nanterre, où il dirige le Sophiapol, unité de recherche en sociologie, philosophie et anthropologie politiques. À côté de ses travaux sur l'enfermement carcéral, il analyse, depuis 2003, différentes formes de pluripartenariat amoureux ou sexuel développées par des femmes hétérosexuelles. Derniers articles parus, en 2015 : « Nos interstícios das sociedades ocidentais em mutação, a que tipo de comunidade a pluriparceria sexual contemporânea diz respeito? », *Revista Famecos*, 22-4 et « L'argent en milieu "libertin" : entre mise en scène et occultation. Jeux de séduction et mobilité sociale au féminin », *Terrains/Théories*, <http://teth.revues.org/422>